

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Casanova et la femme sans visage



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1757, malgré son peu de goût pour la monarchie, le jeune Volnay a sauvé Louis XV de la mort, lors de l'attentat de Damiens. Pour le remercier, le monarque a créé pour lui la charge de commissaire aux morts étranges. Depuis, il a toute autorité sur les crimes inexplicables. Aussi, lorsque le cadavre d'une femme sans visage est retrouvé dans Paris, le chevalier de Volnay se charge-t-il de l'enquête. Sur le corps, il découvre une mystérieuse lettre portant le sceau du roi. Quant à la présence de Casanova sur les lieux du crime, elle ne laisse pas de l'intriguer. A la demande du policier, la dépouille n'est pas emportée à la morgue du Châtelet mais confiée à son assistant, un moine aussi savant qu'hérétique. L'autopsie et les premiers éléments de l'enquête conduisent bientôt le chevalier de Volnay à Versailles, dans le cabinet du roi, dans les maisons aménagées par la marquise de Pompadour à l'intérieur du Parc-aux-Cerfs et dans le laboratoire de l'énigmatique comte de Saint-Germain. Surveillé de près par Sartine, le lieutenant criminel de Paris, qui voit d'un mauvais oeil ce policier iconoclaste, mais aidé par le libertin Casanova, le commissaire aux morts étranges pénètre un monde d'intrigues et de trames, de passions et de déportements, de croyances et de forfaits. Un monde occulte et secret. Un monde sur lequel les Lumières tardent à se lever.

D'une plume aussi alerte qu'élégante, Olivier Barde-Cabuçon trousse un polar historique fascinant et crée, avec son commissaire aux morts étranges, un personnage d'une rafraîchissante originalité.

ACTES NOIRS

série dirigée par Manuel Tricoteaux

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Olivier Barde-Cabuçon vit à Lyon. Féru de littérature, d'art et d'histoire, Casanova et la femme sans visage est la première enquête du commissaire aux morts étranges.

DU MÊME AUTEUR

LES ADIEUX À L'EMPIRE, France-Empire, 2006.
LE DÉTECTIVE DE FREUD, éditions De Borée, 2010.

Illustration de couverture : © Natalie Chau

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-00756-0

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Casanova
et la femme sans visage

Une enquête du commissaire aux morts étranges

ACTES SUD

A Christine et Thibault et toute ma famille.

*Je vais où je veux, j'écoute qui je trouve, je
réponds à qui me plaît ; je joue et je perds.*

CRÉBILLON FILS

I

Rien de tout ce qui existe n'a jamais exercé sur moi un si fort pouvoir qu'une belle figure de femme.

CASANOVA

La nuit avait envahi les rues de Paris et déposé un voile noir sur le carrosse immobilisé au milieu de la rue déserte. Engoncé dans un manteau sombre, le cocher retenait d'une main ferme les chevaux qui s'agitaient nerveusement. Une silhouette fine descendit de la voiture. La capuche du manteau, rabattue sur le visage, dissimulait les traits d'une jeune fille. Sur les murs, les ombres projetaient leurs doigts crochus vers elle. Un cheval encensa. Le cocher regardait droit devant lui, impassible.

— Il est tard, prenez garde mon enfant : gens de bien aiment le jour et gens méchants préfèrent la nuit !

La voix provenait du carrosse. Elle était fatiguée mais bien timbrée et agréable à l'oreille. Comme mue par un signal invisible, la voiture s'ébranla dans un fracas de bois et de fer. L'inconnue frissonna. Elle se retrouvait seule, ses doigts blancs serrés comme si elle s'apprêtait à porter un coup. L'obscurité gommait les repères familiers, suggérant à l'œil des formes fantastiques. Dans son enfance, par ses récits pendant les veillées, sa mère avait peuplé sans le savoir ses nuits de loups-garous, de voleurs et de fantômes. Un instant, elle crut entendre un bruit de pas et s'immobilisa pour écouter. Seul le silence lui répondit.

A cet instant, les nuages se dissipèrent et la lune jeta un pâle reflet dans la rue, révélant l'entrée d'une petite cour au fond de laquelle rougeoyait un four à pain. La jeune fille eut un mouvement d'exultation. Un rire cristallin s'échappa de sa gorge et elle se hâta à grands pas dans la direction de cette lumière vacillante.

La nuit fut alors trouée d'un mouvement rapide. Une ombre grandit démesurément sur les murs et se dirigea à sa suite. Bientôt un cri déchirant troua les ténèbres.

C'était une douce soirée de printemps de l'année 1759. La clarté des lampes à huile et des lanternes à bougies avait attiré les badauds comme autant de papillons de nuit fascinés. Le commissaire de quartier déglutit péniblement avant de détourner les yeux du spectacle sanglant qui s'offrait à lui.

— Morte, fit-il. Je ne sais pas encore pourquoi ni comment mais on lui a arraché toute la peau du visage. Personne ne pourra la reconnaître dans cet état !

— On dirait qu'un loup l'a dévorée ! fit un des exempts qui l'accompagnait.

Il y eut une exclamation étouffée puis la rumeur se propagea parmi l'assistance attroupée.

— Les loups ! Les loups sont entrés dans Paris !

Le commissaire de quartier jeta un regard noir au policier qui venait de parler.

— Gardez votre opinion pour vous, la prochaine fois !

L'autre sembla se recroqueviller sur lui-même. En reculant, il se heurta à un personnage grave et au visage impassible, qui venait d'arriver et contemplait la scène en silence.

— Ah ! fit le commissaire de quartier avec un soupçon de contrariété. C'est vous monsieur le commissaire aux morts étranges ! Qui diable vous a averti, monsieur de Volnay ? Vous êtes vite accouru, vous ne dormez donc jamais ?

Volnay fit un pas en avant. C'était un jeune et grand garçon à la mine plutôt agréable mais au regard sombre et au maintien sévère. La lune accusait avec dureté les contours de son visage. Il ne portait pas de perruque et ses cheveux du noir d'un corbeau, longs, sans poudre et agités par une brise légère, flottaient derrière lui. Une cicatrice au coin de l'œil droit remontait le long de sa tempe, amenant avec elle son lot de questions. Il était vêtu sobrement d'un justaucorps noir éclairé par une chemise blanche, un jabot et une cravate. Malgré l'heure tardive, sa mise était irréprochable. Sans répondre au commissaire de quartier, il s'agenouilla, parcourut du regard le cadavre des pieds à la tête avant de se tourner vers son collègue.

— Je souhaite que l'on apporte ce corps pour l'examiner non à la morgue du Châtelet mais chez qui vous savez.

Le commissaire de quartier frissonna et tenta de protester.

— Vous venez d'arriver, laissez-nous débiter cette enquête avant que l'on juge si c'est un cas qui est du ressort de la police savante !

Volnay ne lui jeta même pas un coup d'œil.

— Par disposition royale, dit-il d'un ton sans appel, j'ai autorité, vous le savez, sur toutes les morts étranges de Paris. Comme vous pouvez le constater, nous sommes en présence d'une victime dont on a soigneusement arraché la peau du visage pour la rendre méconnaissable.

Il prit dans les mains d'un archer du guet la lanterne sourde à clocheton qu'il brandissait et dont la bougie de suif teinta le corps d'une lueur pâle.

— Vous avez également remarqué qu'aucune trace de sang ne macule les vêtements de cette femme. On l'a donc tuée avant de lui retirer ses vêtements, on l'a ensuite mutilée puis rhabillée pour la déposer à cet endroit. En effet, même si vos agents ont tout piétiné et probablement gâché les indices, je n'ai observé aucune trace ou traînée de sang dans les environs.

Le commissaire de quartier secoua la tête et exhala un long soupir.

— Vous faites trois morceaux d'une cerise !

— Si vous voulez bien vous donner la peine de faire établir un cordon de police pour maintenir tout le monde à distance, reprit Volnay imperturbable. Je souhaite que nous soyons seuls sur la scène du crime.

Il attendit que les ordres fussent donnés et s'empara des mains de la victime, les examinant soigneusement.

— Elles sont bien entretenues et ne portent aucune trace de travaux manuels, murmura-t-il pensivement. Il s'agit de quelqu'un d'une certaine condition...

— Ou bien une prostituée des beaux quartiers.

Volnay ne releva pas la remarque mais son regard courut le long du corps de la morte, effleurant sa poitrine avant de s'arrêter à son cou. Ses doigts fins et longs se saisirent délicatement d'une petite chaîne et de sa médaille où était gravée une Vierge. A son dos, figurait une inscription en latin qu'il traça facilement.

— "Dieu nous préserve du diable..."

Volnay eut un sourire sec en se tournant vers son collègue.

— Une bien étrange prostituée alors !

Il se redressa à demi et examina méthodiquement tous les environs mais tellement de monde s'était promené autour du corps avant son arrivée qu'il n'était plus possible de distinguer quoi que ce fût. Il sortit alors un fusain et un papier d'une de

ses poches et entreprit de dessiner le corps et les alentours. Le commissaire de quartier eut un sourire amusé.

— Ainsi, ce que l'on dit de vous est vrai : vous dessinez merveilleusement. Vous avez manqué votre vocation !

Volnay lui décocha un regard froid. Ses yeux bleus pouvaient parfois prendre la texture de la glace.

— Chaque détail a son importance, je note tout et pas seulement dans ma mémoire. Un meurtrier peut laisser des signes de sa présence sur une scène de crime tout comme l'escargot marque son passage de sa bave. L'observation est la source de notre travail. Par exemple, sauriez-vous me dire combien de personnes dans la foule derrière moi sont en tenue de nuit dans les premiers rangs ?

— Euh...

— Six, fit Volnay d'un ton calme tout en continuant à dessiner, à moins qu'il n'en soit arrivé d'autres depuis une minute. Est-ce exact ?

— Par Dieu, oui !

— J'aimerais que vos hommes les interrogent. Si elles se trouvent dans cette tenue c'est parce qu'elles habitent à côté et ont été alertées par le bruit. Peut-être ont-elles vu quelque chose ou remarqué quelqu'un...

A cet instant, ils furent interrompus par les grincements des roues d'une carriole sur les pavés. Le commissaire de quartier eut un haut-le-cœur et déglutit péniblement à la vue du nouvel arrivant. Volnay haussa un sourcil.

— Ah, le voilà ! Je l'avais fait avertir. Comme vous pouvez le constater, seul le diable est plus rapide que lui !

La silhouette sombre d'un homme engoncé dans une bure se dessinait sur le siège d'un conducteur. C'était un moine et il gardait sa capuche baissée pour masquer son visage. Devant cette apparition fantomatique, des gens dans la foule se signèrent. Sans bruit, on s'écarta craintivement de la carriole.

— A propos, qui a découvert le corps ? demanda sèchement le commissaire aux morts étranges.

— C'est ce gentilhomme.

Volnay jeta un coup d'œil à l'individu de haute taille qu'on lui désignait et sa mine s'allongea quand il le reconnut. Le gentilhomme s'approcha d'une démarche pleine d'assurance. Son visage au teint mat était agréable. Il portait avec élégance un habit de velours jaune foncé tissé de petits motifs floraux

et de cartouches avec des boutons revêtus de fils d'argent. Son jabot sur la poitrine et les volants de ses manches étaient en dentelle aux fuseaux. De toute sa personne se dégageaient un irrésistible entrain et une gaieté naturelle.

— Je suis le chevalier de Seingalt ! fit-il aimablement.

— Je sais qui vous êtes, monsieur Casanova, répondit tranquillement Volnay.

Qui n'avait entendu parler de Giacomo Girolamo Casanova, le Vénitien, tour à tour banquier, escroc, diplomate, officier, spadassin, espion ou magicien et, bien entendu, toujours séducteur ? Casanova, c'était un mythe qui marchait précédé de sa réputation.

Manifestement, à son expression, la morale de Volnay réprouvait la vie aussi dissolue d'êtres comme Casanova qui couchait avec de jeunes filles à peine pubères et parfois même avec la mère et la fille ensemble.

— Je suis le chevalier de Seingalt ! insista l'autre qui tenait à ce qu'on lui donne son titre. J'ai été décoré de l'ordre de l'Eperon d'or par le pape en personne !

— Qui ne l'a pas été ? répliqua Volnay en fronçant les sourcils.

Il savait parfaitement que Casanova s'était fabriqué de toutes pièces ce titre de chevalier de Seingalt. A ceux qui s'en moquaient, celui-ci répondait insolemment qu'ils n'avaient qu'à faire la même chose que lui ! Volnay le contempla paisiblement. Il n'éprouvait aucune sympathie particulière pour ce genre d'individu mais celui-ci était un familier des grands de ce monde ou tout au moins s'efforçait de le paraître. Arrivé à Paris trois années auparavant, sa vigueur, sa vivacité et son esprit l'avaient introduit dans la meilleure société. Il fréquentait aussi bien la noblesse la plus distinguée, comme le maréchal de Richelieu ou la duchesse de Chartres, que l'élite intellectuelle du pays. Il fallait être prudent avec lui.

— Comment avez-vous découvert le cadavre ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Ma foi, je raccompagnai une charmante jeune fille jusque chez elle. Vous savez que rien de tout ce qui existe n'a jamais exercé sur moi un si fort pouvoir qu'une belle figure de femme. Bref, chemin faisant nous avons tout bonnement buté contre ce corps. Je me suis penché, j'ai soulevé la capuche et... ma compagne a hurlé.

— Avez-vous remarqué quelqu'un aux alentours lorsque vous avez découvert la morte ou quelques instants auparavant ?

— Rien de tout cela, commissaire.

Sans un mot, Volnay se détourna et s'agenouilla à nouveau près du cadavre, s'obligeant à examiner le masque ensanglanté du visage pour comprendre comment le meurtrier avait opéré. Un loup ? Certainement pas mais quelque chose de pire probablement...

La lune baignait la scène d'une lueur argentée. Volnay réprima soudain un juron. Bouleversé par le visage de la morte, il en avait oublié de fouiller le cadavre et voilà que, machinalement, ses mains avaient tâtonné et tiré presque par réflexe une lettre d'une poche de la victime. Son regard tomba sur le sceau et une vague de consternation l'envahit en s'apercevant que Casanova ne l'avait pas lâché du regard.

— Commissaire, une lettre dans la poche de la morte !

— Vous vous trompez, chevalier, fit Volnay en lui donnant cette fois son titre usurpé. Cette lettre est tombée de ma manche.

— Mais je vous assure...

Volnay lui jeta un regard froid.

— Elle est à moi, vous dis-je !

Casanova se tut et le considéra avec curiosité.

Dans la foule qui les entourait, un homme habillé de noir ne quittait pas une seconde Volnay des yeux. Il était grand et maigre comme un pendu d'hiver. Son visage glabre étonnait par sa peau blanche comme du lait y compris sur son crâne dégarni. On aurait dit une fleur fanée au bout d'une longue tige. Ses yeux gris semblaient délavés au point d'avoir perdu toute couleur. Ils ne contenaient pas la moindre once d'humanité.

L'homme suivit attentivement tous les gestes du policier, se retournant à l'arrivée de la carriole conduite par le moine qui attendit placidement qu'on lui charge le cadavre. Ses sourcils se froncèrent comme s'il cherchait à se souvenir en quelle occasion il avait déjà rencontré l'étrange personnage qui suscitait autour de lui frayeur et étonnement. Son visage s'éclaira alors d'un sourire mauvais qui n'atteignit pas les yeux. Sa

bouche cracha un juron silencieux et il esquissa un rapide signe de croix.

Il nota ensuite avec intérêt la présence de Casanova sur les lieux mais, lorsque Volnay glissa subrepticement le courrier dans sa poche, il eut un hoquet de stupéfaction. Les traits de son visage se durcirent et, après un instant d'hésitation, il rompit les rangs de la foule pour quitter précipitamment les lieux comme s'il avait le diable à ses trousses.

Il était très tard lorsque le policier rentra chez lui. Toutes sortes d'ombres investissaient la nuit. Il garda la main à la poignée de son épée tout au long du chemin, attentif aux silhouettes furtives qu'il croisait et à celles qui demeuraient dissimulées derrière les piliers ou sous les encorbellements des maisons. Chaque matin, les décrotteurs ramassaient sur les pavés des cadavres de passants imprudents.

La rue de la Porte-de-l'Arbalète menait à la rue Saint-Jacques par un passage pavé, bordé de bornes chasse-roues. A un moment, celui-ci s'ouvrait sur une succession de trois courettes, l'une de brique et de pierre avec en son centre un puits à margelle, une deuxième, plus petite et une troisième, minuscule et encombrée d'un acacia. Là, vivait Volnay, heureux de sa solitude et de son arbre qu'il entrevoyait de chacune des fenêtres de sa petite maison à un étage. Cet acacia, c'était comme un symbole de vie dans ce lieu désert, un trait d'union entre cette terre qui allait si mal et ce ciel indifférent à son malheur.

Il entra et referma pesamment la porte. Une grande pièce lui servait de salon, bureau et salle à manger. La demeure de Volnay n'avait de raison d'être et de cohérence que par rapport aux livres. Ceux-ci envahissaient son séjour, parsemant sous la lueur des chandelles les murs de taches d'ocre et d'or, illuminant par moments d'un éclat inattendu un endroit ou un autre. C'étaient des livres reliés en peau ou en parchemin, aux couvertures cloutées et aux reliures gaufrées. Leur présence et leur place dans cette demeure indiquaient tout autant l'étendue du monde intérieur de leur propriétaire que ses limites. Deux fauteuils dépareillés et une table de bois munie de jolis candélabres leur faisaient face avec détermination. Aux murs, des tapisseries fanées, probablement de famille, jetaient une touche de douceur inattendue.

— Comment vas-tu ma belle amie ?

La question s'adressait à une magnifique pie qui l'épiait à travers les barreaux de sa cage. Elle était dotée d'une longue queue et arborait un plumage noir avec des reflets violacés sur le dessus du corps, la poitrine et la tête, blanc au niveau du ventre, des flancs et à la base des ailes, verdâtre sur la queue.

— Tu ne réponds pas ? Es-tu fâchée ?

L'oiseau garda le silence. Volnay haussa légèrement les épaules et s'approcha des rayons de sa bibliothèque. Il y choisit un livre de vélin rouge dont il caressa amoureusement la couverture avant de s'installer dans son fauteuil préféré, près de la cheminée garnie d'une pile de bûches éteintes. Après un instant d'hésitation, il reposa le livre sur un guéridon et sortit de sa poche la lettre dérobée à la jeune morte. Il n'avait accompli ce geste inhabituel, sous le nez du chevalier de Seingalt, que parce que le sceau avait attiré son attention. Ce sceau, il le contempla lugubrement et soupira. C'était celui du roi !

Pourquoi faut-il que cela tombe sur moi ?

De sombres pensées avaient traversé l'esprit de Volnay. L'état de dépravation du monarque semblait sans limites. On murmurait qu'il faisait acheter ou voler à leurs parents de jeunes enfants qui venaient peupler les combles de son château pour satisfaire son appétit de luxure. A Versailles, dans le quartier qu'on appelait Saint-Louis ou Parc-aux-Cerfs, Volnay savait qu'une ou plusieurs maisons secrètes lui servaient de lieu de rendez-vous avec de nubiles conquêtes. Lorsque des bâtards royaux naissaient de ces coupables liaisons, on les arrachait sans ménagement à leur infortunée mère pour les confier à une nourrice.

Et si cette jeune femme provenait du lit du roi ?

C'était Mme de Pompadour, favorite de Louis XV, qui avait installé de très jeunes filles dans ces maisons du Parc-aux-Cerfs pour répondre aux désirs réguliers du roi. Elle ne se trouvait plus en mesure de satisfaire elle-même une sensualité royale débordante. Craignant de perdre sa position, elle avait imaginé pourvoir à ses plaisirs en sélectionnant personnellement ces jeunes filles peu farouches et de basse extraction, ignorant tout des intrigues de la cour. Elle contrôlait ainsi l'éclosion d'une possible rivale et veillait à ce qu'aucune des maîtresses du roi ne prenne trop d'ascendant sur celui-ci. Elle mariait ensuite les jeunes femmes à un membre de la Maison du roi pour s'en débarrasser.

Volnay s'était souvent demandé comment Louis XV pouvait concilier ses vices et sa peur de Dieu. Mais celui-ci se considérait comme roi de droit divin, l'enfer étant réservé aux autres. Aussi s'appliquait-il à faire réciter après ses ébats leurs prières aux malheureuses enfants dont il abusait pour n'être point damné !

Songeur, Volnay tournait et retournait le courrier sans oser en briser le sceau. Non seulement, l'histoire du harem caché des jeunes maîtresses du roi était connue mais les bruits les plus fous couraient à Paris : le roi serait devenu lépreux à cause de ses débauches. Il lui fallait désormais prendre des bains de sang de petits enfants, pour se maintenir en vie.

Et si cette jeune femme provenait du lit du roi ? se répétait-il. *Que devrais-je faire ?*

Son esprit logique et déductif en était déjà arrivé à la conclusion qu'il serait peut-être un jour dans l'obligation de restituer cette lettre à son propriétaire. Dès lors, il était plus prudent de ne pas en briser le cachet de cire malgré sa profonde curiosité. De dépit, il jura entre ses dents.

— Et dire que cet escroc patenté de Casanova a vu tout ça ! s'exclama Volnay à voix haute et consternée. Casanova !

— Casa ! Casa !

Le policier sursauta et son regard se porta vers la cage spacieuse dans laquelle se tenait la pie au beau plumage.

Il sourit et lui lança :

— Casanova est un con !

— Casa est un con ! Casa est un con ! répéta docilement l'oiseau.

Volnay éclata de rire.

Casanova avait superbement manœuvré, buvant peu mais renouvelant les verres de son adversaire, perdant au départ pour faire grimper les mises avant de porter l'estocade à l'autre subitement dégrisé.

— Chevalier, j'ai joué sur parole...

Le Vénitien se carra dans son fauteuil, un léger sourire flottant sur ses lèvres.

— D'habitude lorsque l'on joue, Joinville, on a son argent sur soi, dit-il calmement.

L'autre haussa les épaules et commanda à boire. Son regard fixait avec inquiétude le visage de Casanova sur lequel toute

trace d'amabilité avait disparu. Ils se trouvaient dans un tripot enfumé où les origines sociales comptaient peu tant que l'on pouvait poser sur la table une monnaie sonnante et trébuchante. On y jouait au cavagnole, à la manille, au pharaon, au biribi et au piquet. Des femmes à la poitrine généreuse s'appuyaient aux épaules des joueurs chanceux. L'une d'elles qui portait des bas de soie roses retint un instant l'attention du chevalier de Seingalt puis le regard de celui-ci se posa de nouveau froidement sur son débiteur. Casanova ne mélangeait l'argent et les plaisirs que lorsqu'il ne s'agissait pas de son argent à lui.

— Tu étais en veine ce soir, Giacomo, fit Joinville d'un ton revêche.

Le Vénitien eut un bref sourire et se rejeta en arrière, les yeux mi-clos comme pour mieux évoquer les instants passés de sa vie.

— A certaines périodes de mon existence, confia-t-il d'une voix un peu lasse, je jouais tous les jours et, perdant sur parole, l'embarras de devoir payer le lendemain me causait des chagrins croissants. J'en tombais malade puis je me remettais et, à peine ma santé rétablie, oubliant tous mes malheurs passés, je recommençais à me divertir.

— Ah, tu vois, toi aussi tu jouais sur parole !

Casanova rouvrit grands les yeux.

— Serait-ce parce que ma parole a plus de valeur que la tienne ? rétorqua-t-il avec malice.

Sur la table, les bougies dégageaient une drôle d'odeur aigre qui prenait les narines. Avec une gaieté forcée, le sieur Joinville arracha vivement des mains de la jeune servante la chope qu'elle apportait et tenta maladroitement de lui pincer le postérieur. Elle s'enfuit en gloussant et l'autre haussa les épaules, entonnant d'une voix de stentor la chanson qui faisait tant rire la France lorsque Mazarin était Premier ministre du roi précédent et qu'il gouvernait avec la mère du futur Louis XIV, Anne d'Autriche, avec qui on le soupçonnait d'entretenir une liaison :

*Foutre du cul, foutre du con,
Foutre du ciel et de la terre,
Foutre du diable et du tonnerre
Et du Louvre et de Montfaucon
Les couilles de Mazarin
Ne travaillent pas en vain*

*Car à chaque coup qu'il donne
Il fait branler la couronne
Ce foutu Sicilien
Est bougre comme un chien
Elle en a ma parole
Dans le cul l'Espagnole !*

Casanova ne chanta pas, buvant lentement son vin de Chypre sans quitter son adversaire des yeux.

— Je te fais crédit, fit-il subitement, si tu me racontes une bonne histoire car je te sais bien instruit des secrets de la cour.

— Par quoi veux-tu que je commence ?

— Par le plus intéressant !

Joinville prit une profonde inspiration. C'était un commis en vins qui fournissait de belles maisons à Paris. Son honorable habitude de goûter tout ce qu'il vendait lui avait donné une bedaine respectable. Comme cette habitude se complétait par celle de boire avec ses clients, il était un puits sans fonds d'informations plus ou moins bien ingérées selon le niveau d'ébriété atteint au moment de l'écoute.

— Sais-tu comment la Pompadour a séduit le roi la première fois ? Lors d'un bal costumé, elle est apparue en tenue de Diane chasserresse, les cheveux tressés avec des fils d'argent, la poitrine largement dénudée, portant dans le dos un carquois et un arc. Le roi consumma tout de suite.

Joinville leva sa lourde carcasse pour déclamer d'une traite :

— *“Que je perde ma vertu*

Que mon mari soit cocu

Qu'est-ce que cela me fait à moi

Je suis la maîtresse du roi !”

Casanova étouffa un bâillement. Tout ceci était sans intérêt. Joinville le regarda avec appréhension se lever.

— Attends ! Attends ! J'ai du plus frais ! Le parti dévot hait la Pompadour comme tu le sais. Il est prêt à tout pour la détruire...

— Ce n'est pas nouveau, remarqua le Vénitien en se réajustant et en cherchant des yeux la fille aux bas roses.

— Attends, te dis-je ! On raconte qu'il en a trouvé le moyen et que d'ici peu la Pompadour ne sera plus qu'un souvenir.

— Un complot ? demanda Casanova subitement intéressé.

— Il paraît mais je n'en sais pas plus pour l'instant. C'est le père Ofag, un jésuite, qui mène ça.

— C'est tout ?

— Son âme damnée est un dénommé Wallace, une espèce de soldat illuminé à la peau blanche comme du lait et au regard fixe. Ce type-là te fait dresser les cheveux sur la tête. Il est très dangereux.

Il punctua sa phrase par un geste significatif de son pouce en travers de son cou, mimant le geste de l'égorgement. Le chevalier de Seingalt le considéra un instant, froidement calculateur.

— Je n'y crois pas beaucoup, fit-il enfin, mais reviens avec quelques renseignements de première main et j'oublierai notre dette. Je suis même prêt à y rajouter quelques écus, mais seulement si cela en vaut vraiment la peine.

Son regard effleura celui d'une des femmes au corsage échancré, debout près d'une table, puis revint comme à regret sur Joinville.

— Connais-tu un policier nommé Volnay ?

Joinville éclata d'un rire gras.

— Bien sûr, Volnay a sauvé la vie du roi il y a deux ans lors de l'attentat de Damiens. Le roi l'a anobli et fait chevalier.

— Tu m'en diras tant !

— Il a la réputation d'un homme intègre et droit. Le roi lui a demandé d'exprimer un vœu particulier pour le remercier de lui avoir sauvé la vie, Volnay lui a répondu qu'il désirait être chargé de la résolution de toutes les enquêtes sur les morts étranges dans Paris. Cela a fait rire le roi mais il était en dette envers Volnay. Depuis deux ans, celui-ci est donc commissaire aux morts étranges, sans affectation spécifique sinon d'enquêter sur les meurtres particulièrement horribles ou complexes qui se produisent dans la capitale. C'est lui qui a résolu l'affaire Pécoil. Tu en as entendu parler ?

Le Vénitien secoua la tête. Joinville alluma un cigare et se pencha vers lui avec un petit sourire condescendant.

— Ce Pécoil avait accumulé d'immenses richesses grâce à la gabelle, le commerce du sel. Il les conservait sous sa maison, dans un caveau fermé de trois portes en fer. Comme tout bon pingre qui se respecte, il s'y rendait presque chaque soir pour se réjouir le regard à la vue de son or. Un soir, il ne remonta pas. Bien qu'inquiets, sa femme et son fils laissèrent s'écouler deux jours avant d'appeler la police et de forcer avec elle les trois portes. On retrouva Pécoil égorgé, gisant à côté

de son trésor dont il ne manquait pas une pièce, les bras plongés dans sa lanterne carbonisée et rongés par le feu.

Il souffla un épais nuage de fumée.

— Volnay a résolu l'affaire en moins d'une semaine. On le dit très compétent.

Casanova haussa un sourcil et dit d'un ton glacial :

— J'espère pour lui, il en aura bien besoin !

